Revue annuelle de littérature francophone
Littéraport
2025 • № 12

Aurélien Gras
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

En guerre de François Bégaudeau (2018) : un roman d'émancipation

François Bégaudeau's En guerre *(2018) : an emancipation novel*

Abstract : This article examines *En guerre* (2018) by François Bégaudeau through the lens of the concept of emancipation. It argues that the novel contains three complementary modalities of emancipation. First, from a Bourdieusian perspective, it promotes an emancipation of readers through social critique, which exposes the mechanisms of class domination. Second, in a more symbolic register, the novel stages an emancipation of the popular classes, whose vitality is foregrounded and valorized. Finally, an aesthetic form of emancipation operates through the use of free indirect discourse, which democratizes the diegesis by giving voice to dominated subjects and by unsettling the hierarchies structuring the social order.

Keywords : François Bégaudeau, emancipation, contemporary French litterature, popular classes.

Selon Bruno Frère et Jean-Louis Laville,

> Le verbe *émanciper* vient du latin *emancipare*, de *ex* (hors de, qui n'est plus) et de *mancipium* (esclave, individu dépendant). Dans le droit romain, il correspond déjà à des actes de libération et d'affranchissement, prolongés par de nombreuses révoltes populaires réaffirmant la volonté d'autodétermination. Mais il revient à Marx d'avoir universalisé ces processus. Dans ses écrits théoriques nourris par l'actualité conflictuelle du XIX^e^ siècle, il avance que l'émancipation de toutes et tous est concevable. La condition pour ce faire est de s'attaquer aux mécanismes par lesquels une minorité de propriétaires accapare les moyens de production et condamne une majorité d'individus à vendre leur force de travail[1].

Or, c'est bien dans cette conception innervée de marxisme que la question de l'émancipation pourra être étudiée dans le présent article.

[1] B. Frère, J.-L. Laville, *La fabrique de l'émancipation. Repenser la critique du capitalisme à partir des expériences démocratiques, écologiques et solidaires*, Paris, Seuil, 2022, p. 21.

En guerre, de l'écrivain français François Bégaudeau, sorti en 2018, peu avant le mouvement des Gilets jaunes, est constitué de deux récits imbriqués l'un dans l'autre. Le premier est le licenciement de Cristiano, ouvrier pour Ecolex, entreprise de fabrication de matériaux automobiles, à la suite d'un plan social consécutif à une délocalisation d'un site. Le second est la liaison extra-conjugale entre Louisa, la femme de Cristiano, et Romain Praisse, tous deux venant de milieux sociaux disparates. Tombé en dépression, Cristiano finira par s'immoler par le feu. Connu pour son engagement du côté de la gauche radicale (marxiste), l'écrivain s'est intéressé particulièrement aux classes populaires dans ses romans *Entre les murs*, *Le moindre mal*, *L'Amour*, ou encore *En guerre*. Ce dernier est le quatorzième roman de l'écrivain. Dans un entretien pour le site *Zone critique* en 2019, Bégaudeau évoque pour une part la genèse de ce livre : « Depuis quelques années a monté en moi une colère devant la minoration des *conditionnements sociaux* […] ça fait revenir en moi des réflexes bourdieusiens, marxistes: *En guerre* est né […] d'une envie de faire une sociologie […] des conditionnements »[2]. La *sociologie dispositionnaliste*, qui s'origine chez Pierre Bourdieu, Bégaudeau en acte également le désir de réactivation, déclinée alors sur le plan littéraire, à travers la notion de *classe* ; il semble que depuis *En guerre*, elle soit devenue plus que jamais fondamentale. Pour le philosophe Frédéric Lordon, il existe toujours des classes dans la mesure où « une communauté ou une proximité d'expériences, telles que ces expériences sont fortement prédéterminées par la situation sociale des individus, déterminent par là même une communauté ou une proximité des manières de sentir, juger et désirer »[3].

Dans un contexte où « le capitalisme n'avait jamais jusqu'à aujourd'hui exercé une domination aussi étendue »[4], l'émancipation au sens de *libération de toutes et tous* ne s'opère pas, dans *En guerre*, sans la thématisation de ce concept de classe. Arracher le-a lecteur-rice à ses préjugés, ses prénotions, son *sens commun* pour parler avec Bourdieu, cela constitue déjà une forme d'émancipation. Cependant, j'essaierai de montrer que l'émancipation a lieu également, et principalement en fait, à l'intérieur même du monde fictionnel du roman, en affranchissant les personnages de dominé-e-s des chaînes que constituent les stéréotypes affectant les classes subalternes et en les rendant à leur puissance sous les espèces, notamment, d'une vitalité débordante. On finira, et ce sera le point le plus important sans doute, par montrer comment l'écrivain s'emploie à une certaine forme d'émancipation, proprement esthétique ici, donc littéraire, à travers l'usage marqué d'un procédé : le style indirect libre.

---

[2] P. Poligone, S. Reynaud, « François Bégaudeau : 'un romancier doit avoir pour religion la justesse, le réel et la complexité' », *Zone critique*, 2019 : https://bo.zone-critique.com/critiques/francois-begaudeau-entretien/.

[3] F. Lordon, *Capitalisme, désir et servitude*, Paris, La Fabrique éditions, 2010, p. 189.

[4] H. Buclin, J. Daher, Ch. Georgiou, P. Raboud (dir.), *Penser l'émancipation : offensives capitalistes et résistances internationales*, Paris, La Dispute, 2013, p. 23.

L'émancipation des lecteur-rice-s par la critique sociale : à propos de la domination de classe

En guerre cherche à portraiturer la France dont il est le contemporain, dans sa réalité sociale ramifiée mais pourtant cohérente. Parmi ces phénomènes, on trouvera ici notamment les « bullshit jobs », l'injonction néolibérale à l'adaptation, l'effritement de l'attention individuelle du fait de l'omniprésence numérique, l'« amazonisation » du monde professionnel. Tous, on l'aura noté, connexes au système capitaliste – d'où qu'on ne trouvera pas, pas substantiellement du moins, de thématisation d'autres formes de domination. Mais nous n'avons guère l'espace ici pour développer tous ces points. Il cherche également à émanciper les lecteur-rice-s par la critique sociale de la domination de classe. L'acception bourdieusienne est ici pertinente : « seront qualifiés de bourgeois les membres de la classe dominante, c'est-à-dire, outre les capitalistes eux-mêmes, ceux qui ont intérêt à la perpétuation du rapport de production »[5] tel que réglé par la division du travail au principe du capitalisme. Par une forme de sociologie critique infusée de la pensée bourdieusienne, mais incarnée de façon littéraire, Bégaudeau peut chercher à émanciper le-a lecteur-rice, puisque « la théorie critique est supposée fournir le cadre à des expériences émancipatrices »[6].

Bégaudeau distille ainsi une critique sociale de différentes fractions des classes dominantes. Il procède à une satire d'une certaine grande bourgeoisie, entrepreneuriale, et particulièrement « mondialisée ». Ici c'est l'entrepreneur Jackson Li, milliardaire qui est l'actionnaire majoritaire de Bold Investment, la firme qui possède Ecolex. Celui-ci fait fi de tout privilège susceptible d'expliquer son parcours de réussite socioéconomique, dans son discours il appert l'idée qu'il ne doit celle-ci qu'à lui-même, qu'à la force de son poignet. Et de son énergie hors du commun qui viendrait de la famille qu'il a « créée », soit sa femme et sa fille. Cette façon de céder au mythe du *self-made-man* et de substituer une logique familiale de descendance (adjuvante) à celle d'ascendance est typique de la *sociodicée*, concept de Bourdieu désignant le système de justification des privilèges des classes dominantes, fondée sur la méritocratie en l'occurrence. Paravent ou fausse croyance, dans tous les cas un tel discours fait signe. De même Bégaudeau se fait-il ironique dans *En guerre* en suggérant une forme de syllogisme lorsqu'il écrit : « Le secret de sa réussite ? Le travail. Et la chance bien sûr. Mais la chance se mérite. Ce qui n'induit pas que les malchanceux aient démérité ». La satire est tout aussi mordante à l'endroit du grand bourgeois Paul Kremer, patron d'une entreprise qui va faire installer un parc de loisirs à la place de l'usine d'Ecolex. Mais cette satire n'est pas gratuite, elle est subversive et possiblement émancipatrice en ce qu'elle permet de mettre à nu,

[5] F. Denord, entrée « Bourgeoisie(s) », [in] G. Sapiro (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 91.

[6] B. Frère, J-L. Laville, *op. cit*, p. 64.

pour citer Rancière, « la lutte des classes, qui est menée à l'initiative de la classe dominante »[7].

Un bon niveau en-dessous de ces classes dominantes, on trouve la petite bourgeoisie managériale. Une bonne dizaine de pages durant (pp. 25-35), est en effet dressé le portrait de la DRH d'Ecolex, Catherine Tendron. Sous couvert d'une bienveillance foncière, image dont elle s'efforce de se draper, ce personnage de cadre est en fait une dépositaire de l'ordre social inique. Son but est pérenniser les décisions des entreprises où elle évolue, fût-ce-t-elles aux détriments de ses travailleurs, ouvriers ou employés. À plus forte raison, elle s'est spécialisée dans les restructurations salariales, les « plans sociaux » (p. 27). Elle est un archétype de la petite bourgeoisie managériale « cool » qui use de stratagèmes spécieux. En effet, ses précautions oratoires et son inclination pour le dialogue, la pacification et l'entente, du moins dans le discours et l'attitude, lui permettent de parvenir à ses fins : ne jamais contrevenir aux choix managériaux de son entreprise. Force est, en outre, de constater une isotopie de la douceur : « parler doux » (p. 25), « pas de cris » (p. 28), « concilier », « conciliation ». Difficile alors de ne pas penser encore une fois à Frédéric Lordon, pour qui

> L'innovation historique du néolibéralisme consiste alors en le projet de faire entrer la mobilisation salariale dans un régime d'affects joyeux intrinsèques […] De là cette formidable entreprise épithumogénique à base de psychologie managériale, de raffinements extrêmes dans la gestion-manipulation des « ressources humaines », de culture d'entreprise avec valeurs et drapeaux […] toutes choses destinées à faire advenir le rêve capitaliste d'un salariat content, entièrement à sa vérité subjective heureuse – et définitivement oublieux de sa vérité objective[8].

Il s'agit de « donner un sens au salariat, un esprit au capitalisme »[9], quand bien même cette visée serait fallacieuse.

Et Bégaudeau d'écrire, lapidaire et ironique : « signe ce que tu éclaires, non ce que tu assombris, dit René Char » (dixit Madame Tendron, p. 27). Cette DRH déclare par là ce qu'elle tient pour des bienfaits, mais passe sous silence le mal qu'elle commet. Notons d'ailleurs que la référence à René Char est un écho à ce que l'on peut lire deux pages avant, « choisir son risque », ce qui renvoie sans doute à l'usage de ces mots du poète par Macron presque *ad nauseam*, en tout cas de façon récurrente – plus précisément « va vers ton risque »[10]. Le lien entre le président de la République française et cette bourgeoisie managériale est dès lors explicité, celui-là faisant les intérêts de celle-ci, soulignant ainsi au fond que bien que de degrés différents, la

---

[7] A. Janvier et A. Cukier, « La question politique de l'émancipation. Entretien avec Jacques Rancière (septembre 2011) », [in] A. Cukier, F. Delmotte, C. Lavergne (dir.), *Émancipation, les métamorphoses de la critique sociale*, Bellecombe-en-Bauges, éditions du Croquant, 2013, p. 154.

[8] F. Lordon, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*. Paris, Seuil, coll. Points essais, 2005, p. 249.

[9] L. Boltanski, È. Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, NRF-Essais, 1999 p. 109.

[10] Bégaudeau s'en moque d'ailleurs allègrement dans son entrée « Risque », dans *Boniments* (pp. 42-45).

bourgeoisie, en tout cas dans sa fraction économique, reste un groupe social cohérent et pourvoyeur souvent sans le dire, d'une lutte contre d'autres milieux. Notons que le fait d'absenter le nom de Macron n'est pas anodin, qui souligne le désir qu'a l'auteur de ne pas sacrifier à une idée toute faite (selon lui en tout cas) qui serait celle d'une classe politique, dirigeante ou gouvernementale qui serait à part, exogène au corps social en ce qu'elle ne relèverait d'aucune des trois macro-classes (populaire, moyenne, bourgeoise). Aussi écrit-il dans un article : « Ce ne sont pas les élus qui sont déconnectés des classes inférieures, ce sont les bourgeois. Bruno Le Maire ne s'est pas subitement dissocié de la vie prolétaire […] Ce réel-là, le bon Bruno, bien né et bien éduqué, n'en a jamais eu connaissance »[11].

Pour revenir au roman, Bégaudeau noue également une satire du discours universaliste des dominants : « Elle [Tendron] dissipe le malentendu : par ce qui nous arrive, elle entend le contexte national. L'actualité très lourde. Nos valeurs » (p. 28). Le récit se déroulant en 2015, certainement Bégaudeau fait-il référence aux attentats islamistes de *Charlie Hebdo* et du Bataclan. Il souligne ainsi la manœuvre sans doute en partie fallacieuse des classes dominantes, de feindre leur intérêt pour tous les Français, par un *universalisme de bon aloi, humaniste,* et faussement « ouvert ». Comme si les valeurs des citoyens français étaient homogènes, qu'il n'y avait aucune différence et encore moins de *dissensus*. La lutte des classes, entre autres (genre, race, âge …) est ici subsumée voire annihilée par un discours consensuel faisant de l'islamisme l'unique opposant et danger d'un point de vue social. Quelques pages plus loin (p. 31), le propos de Tendron s'actualise, et Bégaudeau souligne comment la bourgeoisie managériale incarnée par cette DRH finit par dévoiler ses véritables opinions à l'égard des dominés. Dans un premier temps elle appelle « sauvage » les islamistes terroristes contre lesquels il faut que les Français s'unissent. Puis elle finit par parler de « manières tribales » à propos des ouvriers dissidents qui se trouvent face à elles. Confondue dans son imposture, la bourgeoisie est ainsi mise à nu.

Une émancipation thématique des classes populaires : par la description de leur vitalité

Néanmoins, Bégaudeau refuse l'émancipation uniquement par une sociologie de la stratification sociale française actuelle. Lui importe de vivifier son récit par une puissance dont les prolétaires ont presque l'apanage (selon lui) et, ce faisant, de mettre en œuvre une forme d'émancipation pour ces derniers. De là cette *coda* qui ose s'affranchir du réalisme, voire d'une crédibilité ne serait-ce qu'*a minima*. Après que Louisa et son nouveau fiancé, lui aussi licencié d'Ecolex, ont séquestré

[11] F. Bégaudeau, « Beaucoup trop connectés », *Socialter*, 17 avril 2023, https://www.socialter.fr/article/francois-begaudeau-beaucoup-trop-connectes.

le millionnaire Paul Kremer, celui-ci décide de donner l'ensemble de son argent et de ses biens à des gens de condition modeste. Une sorte de miracle, même si le grand bourgeois cherche à le justifier, évoquant ici Louisa : « Un *instinct de vie* remarquable, aiguisé dans la pénurie. En vérité je vous le dis la véritable force va au peu. […] Les nantis sont condamnés à la faiblesse, à la *dégénérescence*. Car pour quel combat voudriez-vous qu'ils prennent des forces ? Pour obtenir quoi qu'ils n'aient déjà ? » (p. 288, je souligne). Bégaudeau s'en est expliqué : « j'avais envie de montrer qu'un riche est tout aussi aliéné par la machine sociale qu'un pauvre ».

Mais pour comprendre pleinement cette *coda* utopique, il faut sans doute en passer par une référence majeure pour l'écrivain : Nietzsche. À cet égard, se déprendre de son héritage, pour les enfants de Paul Kremer, ce serait également retrouver ses pulsions et sa puissance atrophiées par leur domination socioéconomique. Cette référence au philosophe allemand est cruciale, car Bégaudeau fait le constat que les sociétés occidentales, françaises en l'occurrence, se sont beaucoup trop converties à la douceur, à l'euphémisation, au consensus, alors que le corps social, comme le pense du reste Rancière, est structuré par le *dissensus*, qui s'avère même au fondement de toute démocratie en acte – plutôt qu'uniquement sous forme de signifiant « incantatoire », d'après le philosophe français. A propos du protagoniste Romain, on peut donc lire :

> [...] l'honnêteté lui fait savoir qu'il est facile de ne pas s'aligner sur la *compétition virile* lorsque aucune situation ne vous l'impose. Lorsqu'on évolue dans un milieu […] où la concorde est valorisée, la discussion préconisée, la mixité saluée, le commerce entre les sexes équitable, les hommes féminins prisés, les torses glabres, les mains fines. Celles de Cristiano sont épaisses parce qu'il l'a fallu. Au pied des immeubles où il a grandi, c'était mettre des baffes ou s'en prendre. Le recours à la baffe n'était pas un archaïsme mais *une vertu.* […] Avant l'effraction de l'énervé, Pirlo a évoqué ce jeune veuf qui avait écrit aux terroristes assassins de sa femme : vous n'aurez pas ma haine. Et le monde délicat, le monde aux mains fines avait unanimement salué sa grandeur d'âme. Pirlo s'est demandé à haute voix si cette noble sortie ne trahissait pas une incapacité. L'incapacité à la haine de nos corps indifférents. Romain deux fois agressé ne ressent toujours pas la haine. Combien de coups faudra-t-il lui mettre pour le *rendre à ses instincts* ? (pp. 202-203, je souligne)

On peut dès lors se référer à la lecture que propose Patrick Wotling de la pensée de Nietzsche : « *la pulsion* exerce son action avec infaillibilité, sur le mode d'une *quasi-instantanéité* qui évite toute hésitation et toute méprise, contrairement à ce que l'on constate dans le cas d'une action guidée par la réflexion rationnelle ou à tout le moins consciente. C'est, on le sait, une thèse nietzschéenne constante que seul ce qui est inconscient est *parfait* »[12].

À force d'une rationalisation excessive, nos sociétés capitalistes se seraient aseptisées et auraient arasé notre faculté instinctive. En effet, comme l'écrit Lordon, pour qui l'excès de réflexivité, une des formes privilégiées de la rationalité, peut être pathologique : « S'il y a une prudence de la réflexivité, la formule nous en est peut-

[12] P. Wotling, *Nietzsche : une introduction*, Paris, Flammarion, 2008, p. 217.

être donnée par cette citation bien connue de René Char : 'réfléchir en stratège, agir en primitif'. […] Car il est vrai que se contempler faire (se réfléchir faisant), c'est moins bien faire »[13]. Plus radicalement encore peut-être, dans *Histoire de ta bêtise*, Bégaudeau avance que « la modernité libérale » coupe les bourgeois, et peut-être même les classes moyennes « du vivant. De la vie », contribuant ainsi « à éteindre la vitalité, à nous désexciter »[14]. Car, selon l'auteur, « la vie est le conflit ». Or, « que lui fait-elle sa culture, à Romain ? Que lui font ses positions critiques, sa dénonciation de l'exploitation, sa méfiance envers la misogynie ou son goût des discussions ? Réponse : elles le rendent mou »[15].

Pour suppléer à ce déficit de vigueur et peut-être d'agentivité *in fine*, est livrée l'hypothèse d'une sorte de « saine virilité »[16] pouvant se traduire par une forme de *saine violence* selon Bégaudeau ; dans le cas de Romain, il s'agit d'une façon de réagir instinctivement à ses assaillants, d'abord un homme qui lui vole ses affaires dans la rue, et plus tard Cristiano qui s'en prendra à lui physiquement. Or, le fait que Kremer soustrait ses enfants à leur héritage pourrait contribuer à ce qu'ils recouvrent, pour une part du moins, leurs pulsions – effritées par leur position sociale. Pour lutter contre la déflation de vitalité, les forces de vie qui sont (davantage) le pli du populaire (selon l'auteur) se présentent comme une forme de recours. Sans doute la sexualité est-elle justiciable d'une lecture semblable : si, ici, la violence n'est pas un vocable qui apparaît en tant que tel, la domination et la soumission qui se jouent, manifestement, dans les rapports charnels entre Louisa et Romain convergent d'une certaine façon vers la réhabilitation, pour ainsi dire, d'un tel phénomène. Comme l'écrivent Oliver Davis et Tim Dean, « The claim that sexual pleasure hinges on some kind of violation-psychical if not necessarily physical-may sound unconscionable to contemporary ears »[17]. Or, précisément, le fait que Romain découvre qu'il aime à asservir Louisa sur un plan purement sexuel (et elle en éprouve également du plaisir), tranchant alors avec une « bien-pensance » chère à nos *oreilles contemporaines*, plaide pour une telle interprétation.

On l'aura compris, c'est en tant que ressource dont les classes populaires (pas seulement masculines) n'ont pas forcément l'apanage mais au moins la préséance

---

[13] F. Lordon, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent…* , Paris, La Fabrique éditions, 2019, pp. 218-219.

[14] F. Bégaudeau, *Histoire de ta bêtise*, *op. cit*., p. 211.

[15] P. Vinclair, « François Bégaudeau : penser la guerre, armer le désir. *En Guerre* », *Diacritik*, 18 octobre 2018, https://diacritik.com/2018/10/18/francois-begaudeau-penser-la-guerre-armer-le-desir-en-guerre/

[16] Ce qui n'équivaut pas, bien sûr, à du virilisme. On pourra lire la page 202 du roman à cet égard, notamment à propos de Romain : « l'honnêteté lui fait savoir qu'il est facile de ne pas s'aligner sur la compétition virile lorsque aucune situation ne vous l'impose. Lorsqu'on évolue dans un milieu où aucune adversité n'exige qu'on montre ses muscles, où la concorde est valorisée, la discussion préconisée, la mixité saluée, le commerce entre les sexes équitable, les hommes féminins prisés, les torses glabres, les mains fines. Celles de Cristiano sont épaisses parce qu'il l'a fallu. Au pied des immeubles où il a grandi, c'était mettre des baffes ou s'en prendre».

[17] O. Davis, T. Dean, *Hatred of sex*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2022, p. 41.

ou l'inclination que la virilité intéresse Bégaudeau. Soit une façon toute paradoxale de priser Nietzsche en pensant contre celui-ci (il était pour le moins classiste et usait volontiers du terme de « populace »). Surtout : rendre hommage aux classes populaires, indiquer qu'ils sont moins le poison que la solution – à l'état dégénérescent du corps social.

Une émancipation stylistique des classes populaires : par le style indirect libre

Outre l'émancipation des classes populaires du point de vue de leur vitalité, c'est également par le style indirect libre que Bégaudeau y contribue. De nombreux-ses écrivain-e-s sont connu-e-s notamment pour leur usage récurrent du style indirect libre, et Bégaudeau fait indéniablement partie de ceux-elles-là. Presque tous ses romans, voire ses essais, en témoignent. Mais alors que dans son roman *Entre les murs*, qui reste son plus célèbre, ce *modus operandi* – devenu presque un trope dans son usage afférent – pouvait susciter une forme de distance vis-à-vis de la parole du locuteur-rice, il en va différemment dans *En guerre*. Du moins n'est-ce pas l'effet le plus important ainsi produit. On suivra plutôt Mathieu Rémy, pour qui l'œuvre bégaudienne (déjà en 2012) témoigne d'une « proposition d'écriture démocratique, en cherchant à destituer l'omniprésence d'une voix centrale – celle du narrateur – pour promouvoir l'existence de voix secondaires. [...] C'est dans la phrase et sa torsion que se dit une éthique de la retranscription dudit réel »[18].

De même, Bégaudeau est, en bon lecteur de Rancière, un prosateur aussi démocratique que celui-ci, dans l'œuvre duquel « the free indirect manner implies that each of the voices on stage is treated with equal consideration, that none is taken for an imbecile »[19]. Pour l'auteur d'*Entre les murs*, il s'agit dans sa propre prose d'« *une zone d'indistinction* entre le texte du narrateur et les propos de personnage »[20]. Voyons dès lors, à travers un exemple précis, ce que peut être le style indirect libre dans *En guerre*. Nous sommes au moment où Cristiano s'apprête à se suicider :

> Dès les premiers coups, Cristiano a senti. Que ce n'est pas ça. Qu'il y a à faire. Ce n'est pas ce qu'il y a à faire. […] C'est lui plutôt qu'on abattra. C'est l'homme. Ce serait mieux comme ça. Il vaudrait mieux se laisser abattre. Avant qu'il ne soit trop tard. […] Qu'il disparaisse et laisse la ville reprendre son cours. Elle sera tranquille. Elle n'aura plus à le tromper. Elle n'ira plus se faire tringler ailleurs. Elle se fera tringler partout. Ailleurs sera partout. Elle enverra des photos au monde entier. Des photos de mariage bien

[18] M. Rémy, « Entretien avec François Bégaudeau (octobre 2010-février 2011) », [in] A. Cousseau, J.-D. Ebguy (éds.), *Écrire disent-ils. Regards croisés sur la littérature du 21ème siècle*, Nancy, Presses universitaires de Lorraine, 2012.

[19] J. Swenson, « Style indirect libre », [in] G. Rockhill, P. Watts, *Jacques Rancière: History, Politics, Aesthetics,* New York, Duke University Press, 2009, pp. 258-272.

[20] F. Bégaudeau, *Antimanuel de littérature*, Paris, Points, 2016, p. 123.

> évidemment. Du mariage de mon frère cette pute. Elle fait sa pute au mariage de mon frère préféré. Elle le sait. Bien évidemment. Elle sait que c'est mon préféré. Tonio [ledit frère] qui n'a rien demandé. Il a tout fait bien, comme d'habitude, tout fait bien et même la mère souriait, la mère que le bonheur rend triste n'était pas si triste, il pleuvait moins sur elle, Tonio avait fait dresser les tables comme elle aime, et du fado au vin d'honneur, et les enfants joyeux, les femmes en beauté, les belles robes, et Louisa la plus belle, souriant à tous pour cacher son jeu, qui aurait deviné qu'elle préparait la photo, qu'elle était là pour poser et envoyer la photo au monde entier, sans culotte bien évidemment, elle l'a dit, elle l'a écrit à ce putois, elle l' a écrit bien évidemment, sans culotte et toute la ville est au courant, toute la ville dit bien évidemment […] il ne faut pas que tu me quittes, il ne faut pas que tu meures, il ne faut pas que je te tue, si tu viens je ne te tue pas, ce n'est pas toi l'ennemi, l'ennemi n'est personne, il faut qu'il tue quelqu'un et c'est personne, c'est le monde entier, on ne peut pas tuer le monde entier, ou alors avec des gros bras, des gros bras et longs, assez longs pour étrangler jusqu'à l'Australie, il ne les a plus, il les a perdus, il a perdu ses bras, ils ont été happés par l'ordinateur, il les a misés sur une autruche et le hasard les a volés (pp. 178-181).

Sur plus de 4 pages, Bégaudeau orchestre un moment ou un « morceau » de style indirect libre étonnant qui se rapproche du monologue intérieur. L'enjeu est autant stylistique qu'éthique – voire politique. Contrairement aux romans bourgeois, qui proposent d'après Sartre « un monde glacé, vernis […] [que nous] voyons de nos fenêtres », ici « nous sommes dedans » (p. 236). Rappelons maintenant le contexte narratif de ce passage. Cristiano a confondu la liaison entre Louisa et Romain Praisse, avec notamment un texto et une photo envoyés par sa femme à ce dernier, dont la composante érotique est patente et n'est pas, évidemment, sans le faire souffrir. Apparaît ici, tout d'abord, le ton de l'évidence qui fait signe vers la nature délirante de cette manière de monologue intérieur. L'adverbe « évidemment » ou sa déclinaison « bien évidemment » sont répétés plusieurs fois. Dans les extraits cités présentement, un bon exemple du délire que constituent ces pensées est l'idée que Louisa aurait préparé « son coup » bien en amont, que déjà lors du mariage de Tonio elle avait fomenté un plan, celui de coucher avec un autre et de lui envoyer des messages érotiques. Car l'incohérence est l'un des éléments qui dans ce passage prédomine le plus. Un des points-clés, à cet égard, est bien sûr l'hésitation du protagoniste masculin quant à la personne à qui il serait légitime ou pertinent de s'en prendre, et même d'ôter la vie.

Cependant, on aurait tort de réduire cette forme de « monologue intérieur » à un pur délire de Cristiano, qui ne témoignerait, au fond, que de l'aveuglement de ce personnage. En vérité, une valeur plus positive est également accordée à celui-ci. Plus discrète, elle n'en est pas moins importante. Ce qui est lié à ce que Rancière nomme « l'hypothèse de confiance », où il s'agit de « supposer une capacité partagée par tout le monde[21] ». C'est d'abord par le type de discours même que s'opère le crédit prêté à la parole ou à la pensée de Cristiano : le style indirect libre. En effet, par là même nulle hiérarchisation entre le narrateur et le personnage ne se présente clairement. Sur un pied d'égalité, ou presque, ils sont mis. J'ajouterais que des intuitions tout à fait pertinentes parsèment et contrebalancent pour une part la massivité

[21] A. Janvier, A. Cukier, *op. cit*., p. 158.

« délirante » de cette parole ; une certaine poésie aussi. Ainsi de cette sorte de personnification de la robe bleue de Louisa, ou encore, plus ambigüe, de la ville : sont dévoilées les capacités poétiques ou poétisantes de Cristiano. Par un lyrisme assez remarquable également, celles-ci s'expriment : tout particulièrement lorsqu'il décrit les efforts, voire les « prodiges » de son frère préféré, notamment pour complaire à leur mère : « Tonio avait fait dresser les tables comme elle aime, et du fado au vin d'honneur, et les enfants joyeux, les femmes en beauté, les belles robes, et Louisa la plus belle ». En effet, la construction « du […] au » est généralement itérative, or son unique occurrence ici marque une rupture qui porte d'autant plus l'accent sur le substitut à la répétition attendue, lequel est ici « les enfants joyeux », comme si ces derniers valaient (d'autant plus qu'il y a presque assonance) pour le fado + le vin ; or on sait combien l'affect-joie est primordial chez Bégaudeau.

Ce lyrisme des moments de joie, si j'ose dire, se poursuit avec une figure dérivative déclinant la beauté, perçue alors chez les femmes, les robes, et bien sûr Louisa, non sans tendre vers la gradation, cristallisant en la femme aimée l'acmé du beau. Bien sûr, la suite directe du texte n'en est que plus déceptive, d'un point de vue sémantique, comme si le délire accusant Louisa était le pendant, sur son versant négatif, de l'éclat lyrique que l'on vient de décrire. Il n'en reste pas moins que la capacité de Cristiano à (se) formuler des souvenirs, des pensées, avec une forme de « transcendance » expressive est bien là, qui témoigne d'un esprit plus aiguisé et imaginatif que ce que sa classe, et surtout son masculinisme afférent, pourrait laisser accroire. Par ailleurs, le fait qu'il se donne la mort plutôt que de commettre un meurtre conjugal est sans doute une décision, d'une certaine manière, moins douloureuse et surtout moins injuste, en ce qui concerne la société en tout cas.

On peut également remarquer ici l'artisanat littéraire en termes de *ponctuation*. D'abord réglé sur la multiplicité des phrases, le plus souvent laconiques, l'enchaînement fonctionne aussi sur une très longue phrase, qui court sur plus d'une page et demie, sans passage à la ligne. Or, la fin de cette phrase d'une inhabituelle longueur n'est pas sans faire signe. Évoquant ses bras, Cristiano dit (ou pense, donc) : « il a perdu ses bras, ils ont été happés par l'ordinateur, il les a misés sur une autruche et le hasard les a volés ». M'intéresse le fait que les bras du personnage sont décrits comme détruits par l'addiction au jeu, numérique, sur ordinateur. Tout se passe alors comme si la fin de cette phrase extrêmement longue marquait le fourvoiement de la pensée. Autrement dit, c'est parce que celle-ci ne trouve plus d'articulation pertinente qu'elle doit s'achever. La langue bégaudienne se fait habile, ici, restituant les élans, la perspicacité autant que l'erreur de l'entendement. Tout, encore une fois, semblant être mis sur le même plan. Comme un ré-agencement d'un *partage du sensible*[22] sur un plan méta-textuel, l'égalité qui jaillit ainsi valant autant pour l'extrait que pour le propos général du livre – et s'harmonisant à la dominance du style indirect libre tout au long de celui-ci.

[22] J. Rancière, *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000, p. 14.

C'est que le style indirect libre apparaît tout autant chez les bourgeois libéraux que Bégaudeau fustige pourtant. Par exemple le grand bourgeois Paul Kremer, ou même l'avocat, qui travaille aux prud'hommes, concernant des Mauritaniens migrants en France et qui sont alors en cours de mobilisation sociale : « Est-ce que des syndicats les accompagnent ? Comment se nourrissent-ils depuis une semaine ? Comment se lavent-ils ? Cette dernière question lui importe entre toutes car il ne supporte pas les odeurs d'ouvriers » (p. 231). L'extrait est édifiant, qui met au jour, par une succession phrastique presque gradative, la vérité de la vision qu'a l'avocat de ces migrant-e-s. Bégaudeau refuse ici d'employer le discours direct ou indirect, sans doute dans la mesure où l'égalité entre les individus, quand bien même certains d'entre eux auraient des vues nauséabondes, prime avant toute chose. Par conséquent, l'important est de veiller à une égalité discursive et énonciative dans la médiation de la parole de personnes qui, d'être tout à fait dissemblables, n'en sont pas moins, ontologiquement en tout cas, et pour qui se réclame pleinement de la gauche, égaux. Par cette horizontalisation des voix et des discours, par cette égalitarisation stylistique, il s'agit de « décevoir l'attente et de construire des ensembles qui ne soient pas seulement un contre-pied temporaire mais une *entière contre-proposition esthétique et politique* »[23].

Cette contre-proposition passe aussi par une forme d'intégrité, qui (paradoxalement peut-être) refuse de faire des dominés des figures, nécessairement, exemplaires. En effet, « quand on pourfend les dérives du capitalisme dans une fiction réaliste et informée, il est inutile de transformer ses victimes en pures oies blanches sacrifiées. Les dominés ne font pas magiquement exception à la bêtise, à l'absurdité, à l'injustice de la société »[24]. De même Bégaudeau explique-t-il : « disons que l'art doit aussi y aller franco, sans rien aseptiser : il doit être attelé à une sorte de morale de la justesse. Et la justesse, ma foi, elle est par-delà bien et mal. C'est ce que j'appelle la cruauté, que je rapproche de la crudité »[25]. Dès lors, on comprend mieux que Cristiano soit décrit dans un habitus de classe caractéristique des classes dominées masculines : un « beauf ». En effet, il est empli de préjugés voire de stéréotypes masculinistes. De cette vision qu'on pourrait trouver négative sur un ouvrier, c'est encore une fois, implicitement, l'argument d'une certaine probité qui apparaît chez l'auteur : « quiconque connaît les classes populaires sait qu'elles sont ni plus ni moins que d'autres fissurées de rivalités, contentieux matériels ou moraux, inimitiés. La logique de survie mène tout aussi souvent au « chacun pour soi » qu'au « un pour tous, tous pour un »[26].

---

[23] M. Rémy, *loc. cit*., je souligne.

[24] S. Chaudier, « Ironie pas morte : Nicolas Matthieu contre le politiquement correct », *Carnets. Revue électronique d'études françaises*, deuxième série, vol. 23, 2022, https://doi.org/10.4000/carnets.13653.

[25] M. Rémy, *op. cit*., p. 189.

[26] F. Bégaudeau, *Jésus, les bourgeois et nous. Entretien avec Paul Piccaretta*, L'Escargot, 2020, pp. 55-56.

Conclusion

Lordon, lors de la rencontre avec Bégaudeau à propos de *La Bonne nouvelle* (pièce de ce dernier), répond ainsi à la question de savoir si l'art pourrait peser d'un point de vue politique : « Nécessairement, le véhicule des idées sera par soi une puissance affectante. Et en effet, il n'est pas exclu a priori qu'un texte puisse être doté d'une puissance d'affecter […] : le style »[27]. Bégaudeau, quoique ne l'exprimant pas directement, semble alors un peu circonspect. Restant un immarcescible matérialiste, il pense que les idées ne peuvent changer le monde, et que seul l'état matériel du monde, et en particulier des rapports de production, pourra avoir quelque efficace en la matière. Or, rien n'est moins sûr que l'art puisse être pourvoyeur de changement ici, ce serait plutôt l'intolérable de l'ordre social qui, en soi, du moins sans le secours des arts, sécrèterait des prises de conscience, des formes de politisation, et dans son expression paroxystique une révolution. C'est pourquoi l'émancipation du lectorat par *En guerre* reste à nuancer.

On finira cet article en questionnant la notion de « roman social » à propos de *En guerre* – et donc, selon l'écrivain, politique. Comme l'écrit Bégaudeau, « un roman regarde vers l'intemporel en même temps qu'il est sujet à des calculs relatifs à son contexte historique et esthétique. En même temps qu'il vient à témoigner des rigueurs d'une éducation fouettarde et de la tragédie communarde, *L'Enfant et l'Insurgé* de Jules Vallès reconfigurent pour l'éternité le genre autobiographique »[28]. On l'a vu, *En guerre* est largement tributaire de son contexte de production, plus historique qu'esthétique en l'occurrence. Pour autant il est traversé, je crois, par un désir d'*intemporel*, lorgnant qu'il est vers le roman social type, ou plutôt sa redéfinition à l'aune du 21ème siècle. Le roman semble dire : sera à partir de moi qualifiable de roman social seulement celui qui se soucie de la question des classes (sociales), et qui cherche à décrire, capter, analyser la société dans ses lignes de fracture et ses rapports de domination structurelle. Mais pas uniquement. Relèvera de ce genre ce qui, également, fait droit à l'émancipation sociale, politique des individus, en la thématisant ou, ce à quoi s'attache davantage *En guerre*, en l'injectant dans la langue même, dès lors réceptacle du réagencement des parts, pourvoyeuse d'un *partage du sensible* faisant pièce à l'inique du monde social. Indissociablement vecteur de critique sociale et bruissant d'un style démocratique, le genre est ainsi investi d'une double mission, d'une bicéphalité dont le manque d'une tête en retranche tout avènement, toute possibilité.

---

[27] La Commune CDN Aubervilliers. « Rencontre - La Bonne Nouvelle de François Bégaudeau, mis en scène par Benoît Lambert », 27 octobre 2021, https://www.youtube.com/watch?v=nCMUzkEu_rY

[28] F. Bégaudeau, *Antimanuel de littérature*. *op. cit*., pp. 61-62.